

Mortel shopping

Pierre Minot

1^{er} prix du Public du concours d'écriture de nouvelles 2010

Sang pour sang POLAR

La dame d'un certain âge qui lit France-Soir dans un coin du compartiment est une dame comme toutes les dames d'un certain âge à l'exception toutefois qu'elle porte des chaussures d'homme, des chaussures usées, craquelées à la couleur indéfinissable, mais surtout des chaussures d'une pointure impressionnante, au moins du 45. La dame qui lit son journal en fronçant les sourcils n'a pourtant rien d'une géante, c'est une dame d'une taille tout à fait banale, peut-être même légèrement en-dessous de la moyenne. Et pourtant elle arbore une paire de paquebots totalement improbables.

Depuis qu'elle est entrée dans le compartiment, je ne parviens pas à détacher mes yeux de cette paire de péniches. Je sais bien que dans ma situation, ce n'est pas une attitude très prudente, que je ferais mieux de feindre l'indifférence et de rester caché derrière mes lunettes fumées et mon exemplaire du Monde, mais c'est plus fort que moi, je n'arrive pas à détacher mon regard de ces chaussures. J'ausculte chaque craquelure du cuir, chaque fente de la semelle lorsque la dame change de position sur la banquette en face de moi.

Je l'imagine se promenant pieds-nus au bord d'une piscine, Je crois entendre le floc floc de ses pieds immenses martelant le carrelage humide. Peut-être était-elle championne de natation lorsqu'elle était jeune. A la pensée de cette femme fendant l'eau, propulsée par de vigoureux coups de palme, dépassant sans peine de jeunes nageurs entraînés, je ne peux m'empêcher de sourire.

La dame vient de remarquer mon manège et mon sourire, les yeux fixés sur ses pieds. Interrompant sa lecture, elle me lance le regard le plus courroucé de son répertoire et ouvre la bouche pour me tancer vertement. Mon sourire disparaît aussitôt et tel un pont-levis, je remonte brusquement le journal devant mes yeux. La manœuvre fonctionne, la dame jugeant la muraille du Monde infranchissable renonce à sa diatribe. Sans doute pense-t-elle également que ce voisin de compartiment, malgré son sourire niais devant la taille de ses pieds, est en tout état de cause plus supportable qu'une mère de famille accompagnée de ses trois braillards ou qu'une pipelette pendue à son téléphone portable malgré toutes les petites affiches recommandant de l'éteindre.

Je jette un coup d'œil discret à ma montre, le prochain arrêt est dans vingt minutes, à ce moment-là, je pourrai changer de compartiment et même de wagon. Ce sera plus discret que de fuir précipitamment maintenant. Profitant d'une secousse, je lance subrepticement un regard à ma voisine d'en face, elle s'est replongée dans la lecture de son journal. Rassuré, bien caché derrière les pages déployées du mien, je ferme les yeux et me laisse emporter par mes souvenirs.

Je m'appelle Martin Lapiere. Il y a trois jours à peine, tout allait encore bien. Ce matin-là je suis parti à mon travail à 8h30, comme d'habitude, j'ai embrassé ma femme et ma fille comme je le faisais chaque matin depuis que j'étais marié. Pendant toute cette journée, j'ai fait de mon mieux pour satisfaire les clients de mon patron. C'était une bonne journée, les clients étaient rares, aimables et compréhensifs et mon patron fut de bonne humeur toute la matinée et absent tout l'après-midi. Il avait pris l'habitude de me laisser seul lorsque les journées étaient particulièrement calmes. C'est vers 17h00 que tout a basculé, le téléphone sur mon bureau a sonné, mais au lieu de l'habituel client s'inquiétant de l'arrivée de sa commande, j'ai eu la directrice de l'école de ma fille au bout du fil. Elle m'informait que ma femme n'était pas venue chercher Marie et qu'elle ne pouvait pas la garder plus longtemps.

Cela n'était jamais arrivé mais je ne me suis pas vraiment inquiété. Ce jour-là elle devait aller faire les soldes avec sa mère et dans ces cas-là, il n'était pas impossible qu'un brusque accès de fièvre acheteuse puisse leur faire oublier l'heure.

Comme j'étais seul au bureau, je n'ai pas eu besoin de demander la permission de débaucher plus tôt, j'ai éteint les lumières, branché l'alarme, verrouillé les portes à clé et je suis allé chercher ma fille à l'école.

Lorsque je suis arrivé, Marie était en larmes, mortifiée d'être restée la dernière et dans le bureau de la directrice en plus. Celle-ci m'a accueilli très froidement, je lui ai bredouillé mes plus plates excuses en prétextant un vague problème de voiture et de batterie de portable déchargée. Je ne pense pas qu'elle m'ait cru, mais comme c'était la première fois que cela nous arrivait, elle n'a pas insisté. Elle m'a tout de même prévenu qu'en pareils cas, la procédure préconisait de prévenir la police et les services sociaux. Elle a dit cela tellement sérieusement, d'un air tellement convaincu, que ma fille qui s'était calmée a de nouveau fondu en larmes. Cela a permis à la directrice de remuer le couteau dans la plaie et de sortir son petit couplet sur la responsabilité des parents. Je me suis une fois de plus confondu en excuses et j'ai pris la poudre d'escampette avant que la mégère ait le temps de reprendre son souffle.

Marie semblait tellement bouleversée par cette aventure que j'ai décidé de lui changer les idées avant de rentrer à la maison. Nous sommes allés au parc, et là grâce à la magie des glaces, des barbe à papa, des sachets de pralines et surtout des toboggans, balançoires et autres jeux pour enfants, ma petite Marie a totalement oublié sa mésaventure de l'école.

Malheureusement, en arrivant à la maison, une nouvelle mauvaise surprise nous attendait sous la forme d'une voiture garée devant notre entrée, surmontée d'un gyrophare bleu et occupée par deux hommes et une femme en uniforme.

-La salope, elle a prévenu les flics, murmurais-je entre mes dents. Pas assez bas toutefois pour que ma fille n'entende pas.

-Papa, t'as dit un gros mot, me sermonna-t-elle.

A peine avais-je glissé la clé dans la serrure du portail que deux agents de la force publique m'encadraient.

-M. Lapierre ? me demanda le premier homme en portant un doigt à sa casquette en un vague salut.

-Euh oui ! C'est à quel propos ? demandai-je en tentant vainement de raffermir ma voix.

-Veuillez nous suivre, le commissaire aurait quelques questions à vous poser.

-Le commissaire ? Pour un simple retard à l'école, vous n'exagérez pas un peu ?

-Ne faites pas d'histoire, suivez-nous et tout ira bien, intervint le deuxième homme d'un ton cassant en portant la main à son ceinturon.

-Je ne peux pas laisser ma fille toute seule, ma femme n'est pas rentrée.

-Ne vous inquiétez pas, ma collègue va s'en occuper en attendant le retour de votre femme, ajouta le premier homme en faisant signe à sa collègue de venir.

J'eus à peine le temps d'embrasser Marie et de lui demander d'être sage avec la dame en attendant maman que les deux cerbères en bleu marine m'embarquaient dans leur voiture. Le deuxième agent avait déjà sorti les menottes, mais le premier l'arrêta d'un geste en désignant d'un coup de tête ma fille qui nous observait sur le pas de la porte.

-OK, si vous me promettez d'être sage, je ne vous mets pas les pinces déclara le second agent.

J'acquiesçai sans mot dire, bien trop abasourdi pour envisager la moindre réaction.

Le premier agent prit le volant, tandis que le second me faisait monter à l'arrière avec lui. Je fis un petit signe à ma fille en tentant de sourire au moment où la voiture démarrait.

Nous roulâmes une dizaine de minutes en silence, j'avais l'esprit vide, je me laissai aller contre le dossier de la banquette et fermai les yeux. Je les rouvris lorsque la voiture s'arrêta.

-Qu'est-ce qu'on fait là ? Ce n'est pas le commissariat !

-Descendez, le commissaire vous attend ! répondit laconiquement l'agent à mon côté.

Je ne comprenais plus rien, au lieu de me conduire au commissariat, les policiers venaient de s'arrêter devant la nouvelle maison de ma belle-mère. En fait le terme « maison » était un peu réducteur, il s'agissait en fait d'une espèce d'hôtel particulier que l'ancien propriétaire avait fait rénover en y ajoutant tout le luxe et le clinquant qu'il avait pu imaginer. Cela allait de la robinetterie en or, au marbre sur le sol et les murs, au sauna en tek, à la piscine en sous-sol, et à la salle de gym. Sans compter les innombrables chambres, salons, bibliothèques et bureaux.

A la mort de son mari, ma belle-mère avait hérité de ses parts dans une entreprise du bâtiment très prospère et d'une assurance vie au montant indécent. Si mon beau-père n'était pas mort des suites d'une attaque cérébrale qui l'avait terrassé au beau milieu d'un déjeuner d'affaires, ma belle-mère, en tant qu'unique héritière, aurait pu légitimement éveiller les soupçons de la police. Mais elle n'y était pour rien, elle était restée auprès de lui pendant les longs mois d'immobilité qui avait suivi son attaque, jusqu'à son dernier souffle. L'assurance n'avait rien eu à redire et le pactole lui avait été versé quelques semaines après qu'elle leur eut envoyé le certificat de décès. Depuis cette date, l'argent lui filait entre les doigts plus vite que l'eau d'un torrent de montagne. Pour preuve l'achat de cet hôtel particulier dont elle ne pourrait pas payer les charges très longtemps.

L'entrée de la maison grouillait de policiers, certains en uniformes, d'autres en combinaison blanche avec mallettes et appareils photo. Les policiers me conduisirent à la petite bibliothèque où un homme replet vêtu d'un costume gris qui avait connu des jours meilleurs sirotait un café assis dans un des coûteux fauteuils de la pièce. Les deux agents saluèrent sans dire un mot et sortirent.

Le petit homme m'observa quelques instants derrière ses lunettes en vidant sa tasse en plastique, sans doute un couvercle de thermos.

-J'emporte toujours du café avec moi, c'est rare que l'on puisse se servir des cafetières sur le lieu d'un crime, en tout cas pas avant que nos collègues de la scientifique en aient fini avec leurs investigations. Et ils ont la réputation d'être particulièrement minutieux vous savez.

-D'un crime ? demandai-je abasourdi.

-Oh mes hommes ne vous ont rien dit ? J'en suis désolé.

-Qui a été tué ?

-J'y viens, j'y viens, mais c'est moi qui pose les questions ici. Pouvez-vous me donner votre emploi du temps de cet après-midi ?

-J'étais au bureau toute la journée

-Vous êtes sorti pour déjeuner ?

-Non, à midi, je mange un sandwich sans quitter mon bureau.

-Quelqu'un pourrait-il corroborer vos dires ?

-Heu non, mon patron s'est absenté, j'étais seul cet après-midi.

-Hum hum, ennuyeux ça.

-Mais j'ai eu plusieurs appels de clients.

-Ah c'est mieux. Sur le téléphone du bureau ou sur votre portable ?

-Sur mon portable.

-Hum, ennuyeux cela, enfin nous vérifierons. Vous chaussez du combien ?

-Du 44, mais enfin allez-vous m'expliquer ce qui se passe. ?

-Hum hum, embêtant. Venez avec moi ! dit-il en se levant et en se dirigeant d'un pas traînant vers la porte.

Une fois dans le hall, le commissaire prit le grand escalier, en marbre bien entendu, et entreprit une pénible ascension. Je lui emboitai le pas, suivi par les deux agents qui nous avaient attendu devant la porte. Cette sollicitude à mon égard ne me disait rien qui vaille. Parvenu sur le palier du premier étage, le commissaire se dirigea vers la pièce où se concentrait la plus grande activité des spationautes en combinaison blanche. Il s'agissait de la chambre de ma belle-mère. Le commissaire s'arrêta sur le seuil de la pièce et me fit signe d'approcher. Le spectacle que je découvris alors me souleva le cœur, deux corps recouverts d'un drap blanc étaient allongés au pied du lit, immense cela va de soi. Deux larges auréoles rouges imbibaient la moquette, en laine épaisse, autour des deux corps.

-Qui ? Comment ? Pourquoi ? balbutiai-je.

-Votre belle-mère et sa bonne asiatique, tuées chacune de plusieurs balles. Des passants ont entendu les coups de feu et nous ont alertés. Quand au pourquoi, nous comptons sur vous pour nous fournir une réponse.

-Et ma femme ? Vous avez interrogé ma femme ?

-Elle est aux abonnés absents, elle n'était pas chez vous et son portable est sur messagerie. Sauriez-vous où et comment on peut la joindre ?

-Euh non, elle m'a dit ce matin qu'elle allait faire des courses avec sa mère, mais elle aurait du rentrer pour aller chercher notre fille à l'école, mais elle n'est pas venue. C'est moi qui suis allé la chercher.

-Nous vérifierons cela plus tard, venez, j'ai autre chose à vous montrer.

Le commissaire me conduisit dans la pièce juste à côté de la chambre de ma belle-mère et se dirigea droit vers la fenêtre.

-Surtout ne touchez à rien ! m'avertit-il en me montrant ses mains gantées de caoutchouc.

Se penchant à la croisée, il me désigna les plates-bandes situées juste sous la fenêtre de ma belle-mère, de profondes empreintes de pied étaient incrustées dans la terre molle et avaient mises à mal les plantes florales qui y étaient plantées.

-Nos spécialistes ont mesuré les empreintes de pied et devinez quelle pointure ils ont trouvé ?

-Du 44 répondis-je d'une voix tremblante.

-Exactement monsieur Lapiere ! Dès lors j'espère que vous comprendrez que je ne puisse pas vous laisser repartir et que je sois obligé de vous mettre en garde à vue jusqu'à ce que nous ayons retrouvé votre femme et tiré toute cette affaire au clair.

-Mais ma fille, monsieur le commissaire, que va-t-il lui arriver ?

-Avez-vous quelqu'un à qui la confier ?

-Euh oui, ma sœur.

-Très bien, appelez-là !

-Si vous le permettez, monsieur le commissaire, je préférerais la conduire moi-même chez sa tante, ce sera plus facile et moins traumatisant pour elle et pour moi si je peux lui parler avant que vous ne m'arrêtiez. Et puis il faut que je prépare son sac.

-Bon d'accord, profitez-en pour prendre quelques affaires de rechange, vous risquez de rester avec nous un certain temps.

-Merci monsieur le commissaire.

-Nous ne sommes pas des monstres et la présomption d'innocence n'est pas un vain mot dans notre pays.

Présomption d'innocence, tu parles ! Je voyais clairement que pour le commissaire et ses hommes, j'étais le coupable idéal et que je n'étais pas prêt de retrouver la liberté. Je me sentais comme un moucheron prit au beau milieu d'une toile d'araignée. Qui était l'araignée, qui avait bien pu la tisser ?

Pendant le trajet de retour jusqu'à mon domicile, je me creusais les méninges, mais sans succès. Ma fille m'accueillit avec des cris de joie. Puis elle me regarda d'un

air soupçonneux lorsque je lui annonçais qu'elle allait passer quelques jours de vacances chez ses cousins Mathieu et Alexandre.

-Pourquoi je dois aller chez eux, c'est même pas les vacances et puis ils ont que des jeux de garçons.

-Papa et maman vont être très occupés, c'est pour ça que c'est mieux si tu dors chez tata Anne.

-Vous allez divorcer ?

-Non, non, maman est partie en voyage pour son travail et moi, je dois aussi partir demain, alors il n'y aura personne pour s'occuper de toi.

-Je veux pas aller chez eux !

-Allons Marie soit raisonnable, je vais dire à tata qu'elle ne te prépare que tes plats préférés.

-Pas d'épinard ?

-Non pas d'épinard !

-Pas de chou-fleur ?

-Non pas de chou-fleur !

-Que des pommes noisettes et des frites !

-Ouhais et aussi des pâtes au beurre et des petits suisses à la cerise.

-Chouette, on y va tout de suite !

J'avais un peu honte de manipuler ma fille comme cela, mais il fallait en finir, les agents commençaient à s'impatienter et si je voulais que Marie reste le plus longtemps possible en dehors de cette affaire, il fallait bien que j'enjolive un peu les choses.

C'est pendant le trajet jusque chez ma sœur, en écoutant d'une oreille distraite le babillage de ma fille qu'une idée a commencé à germer dans mon esprit. Cette idée en a rapidement fait émerger d'autres qui se sont peu à peu agencées en un plan que je pourrais qualifier d'absolument génial.

En arrivant chez ma sœur, je n'eus pas trop de mal à convaincre la femme policier qui s'était occupée de ma fille de m'attendre dehors afin de ne pas effrayer mes neveux. J'exposais rapidement la situation, à ma sœur et à son mari et sans leur laisser le temps de reprendre leur esprit ni d'imaginer les conséquences de ce que je leur demandais, je leur empruntais le peu d'argent liquide qu'ils avaient sur eux, embrassais ma fille en lui faisant promettre d'être sage et filais dans le jardin par la porte de derrière.

Je savais qu'au fond de leur terrain, il y avait une petite porte donnant sur le chemin de halage du canal et qu'à une centaine de mètres, une passerelle me conduirait sur l'autre rive. J'empruntai le VTT de mon beau-frère, me faufilai par la petite porte et pédalai à toute vitesse vers la liberté.

En franchissant le canal, j'eus une pensée pour la femme policier. Elle avait été gentille avec ma fille et avec moi et je venais de la mettre dans un sacré pétrin. Mais bon, c'était elle ou moi et sincèrement je préférerais quand même que ce soit elle.

En quelques minutes, j'étais à la gare, je sautai dans le premier train qui démarrait et me présentai au contrôleur pour acheter mon billet.

Je descendis à la gare suivante, retirai tout l'argent liquide que je pouvais avec ma carte bleue et achetai un nouveau billet pour le premier train en partance. Je changeai ainsi trois ou quatre fois de train avant d'oser m'arrêter dans une ville de province. Je louai une chambre anonyme dans une de ces chaînes d'hôtel à bas prix, fis quelques emplettes au supermarché du coin et entrepris de modifier mon apparence. Après m'être rasé la barbe, et avoir coupé ma queue de cheval, je me teignis les cheveux et dissimulai mes yeux derrière une paire de lunettes fumées.

Satisfait de ma transformation, je partis à la recherche d'un marchand de journaux afin de prendre connaissance des dernières nouvelles concernant mon « affaire ».

Comme je m'y attendais, ma photo figurait en première page des journaux à sensation et en page intérieure des journaux plus sérieux. Mais cette photo était de mauvaise qualité et l'homme barbu aux longs cheveux blonds n'avait plus grand-chose à voir avec l'homme brun aux cheveux courts et imberbe que j'étais devenu.

A part cela, j'appris avec soulagement que la police avait perdu ma trace. La mauvaise nouvelle était que j'étais recherché pour le meurtre de ma belle-mère et de son employé et pour l'enlèvement de ma femme qui n'avait toujours pas donné signe de vie. En clair, j'étais devenu l'ennemi public numéro 1. Un des journaux publiait même l'interview exclusive de la directrice d'école de ma fille me décrivant comme une brute épaisse à moitié attardée, incapable de s'exprimer correctement, avec des mains larges comme des battoirs, des yeux injectés de sang et empestant l'alcool à vingt mètres.

Je ne pus retenir un sourire en regardant mes mains, leur finesse et leur fragilité me valaient des ampoules chaque fois que je devais manipuler des outils. Au vu de cette description, je décidais de parfaire ma transformation par l'acquisition de vêtements, d'occasion car mon petit pécule fondait à vue d'œil, mais suffisamment chics pour prendre à contrepied la description de cette chère directrice d'école.

Le lendemain matin, je reprenais le train vers une nouvelle destination.

-Thorigné-sur-Chomard 1 minute d'arrêt !

La voix du contrôleur me tire de ma rêverie, c'est ici que je vais faire semblant de descendre et changer de wagon pour ne pas attirer l'attention de ma voisine de compartiment. Je replis tranquillement mon journal, et sors dans le couloir en adressant un signe de tête à la dame qui me jette un coup d'œil inexpressif par-dessus ses lunettes.

Le couloir est déjà encombré de valises et de voyageurs pressés de descendre. Je souris en voyant ces papis et mamies endimanchés inquiets à l'idée d'avoir à faire passer toutes ces valises par une porte aussi étroite, par-dessus un escalier aussi mal commode, en un temps aussi court.

Afin de masquer ce sourire niais qui pourrait paraître moqueur, je m'absorbe dans la contemplation du magnifique paysage qui défile devant mes yeux. Mon sourire disparaît aussitôt, tout n'est que friches industrielles où le gris des murs le dispute avec la rouille des objets métalliques abandonnés. Drôle d'endroit pour poser ses valises. J'imagine très bien ce qui m'attend, obligé de vivre caché dans ce genre d'endroit, vivant de rapines et d'expédients, fouillant les usines désaffectées à la recherche du moindre morceau de métal vendable.

Afin de chasser cette pensée déprimante, je me tourne vers l'intérieur du train. Et là, à travers la porte vitrée qui sépare le compartiment du couloir, j'aperçois la passagère de tout à l'heure. Elle a profité de mon départ pour prendre ses aises. Retirant ses chaussures, elle a étendu ses jambes sur la banquette. En voyant cette femme à moitié allongée, exhibant ses pieds nus juste sous mon nez, je comprends soudain ce qui a du se passer, je comprends surtout où je dois aller et ce n'est certainement pas à Thorigné-sur-Chomard.

A l'arrêt du train je saute sur le quai et remonte les wagons à la recherche du contrôleur. Je grimpe dans le même wagon que lui et, tentant de garder mon calme, j'engage une conversation que j'espère banale. Quelques minutes plus tard, j'ai glané une bonne partie des renseignements dont j'ai besoin, je les note scrupuleusement sur un coin de mon billet de train afin d'être certain de ne pas les oublier. Maintenant, il ne me reste plus qu'à prendre mon mal en patience.

De longues heures et quelques centaines de kilomètres plus tard, j'arrive enfin au bout de mon périple ferroviaire. Il est près de 23h00 lorsque je débarque dans la petite gare de la Tour du Pin. Le prochain car pour Veyrins ne part que le lendemain à 11h00, il me reste douze longues heures à tuer d'ici là.

Malgré l'heure tardive, un voyageur m'indique aimablement l'hôtel le plus proche, dix minutes à pied ce n'est pas le bout du monde. Comme je n'ai pas de bagages, cette petite promenade me fait du bien, elle me dégourdit les jambes et me permet de réfléchir à la journée du lendemain.

Malgré la gentillesse de l'accueil, le confort de la chambre et le manque de sommeil de ces derniers jours, je ne parviens pas à m'endormir. Je tourne et retourne dans mon lit en essayant d'imaginer une fin heureuse à toute cette histoire. Je pense à ma fille qui doit s'inquiéter, j'espère que ma sœur ne l'aura pas donnée en pâture à ces vautours de journalistes. Ce n'est que bien après 4h00 qu'enfin, épuisé, je plonge dans un sommeil comateux.

Réveillé par la femme de ménage qui passe l'aspirateur dans la chambre d'à côté, je sursaute, il est déjà dix heures. Je n'ai même pas le temps de prendre mon petit déjeuner. Le propriétaire semble surpris par mon réveil tardif et mon départ précipité. Je lui débite une vague histoire de dossier à finir, mais comme je n'ai absolument aucun bagage, pas la moindre mallette à la main pouvant passer pour une housse d'ordinateur portable, je lis clairement l'incrédulité dans son regard. Question discrétion, c'est franchement raté, mais tout ceci n'a plus d'importance, ce soir tout devrait être réglé.

J'arrive largement en avance pour prendre mon car, je préfère ça. Je pourrais aller prendre mon petit déjeuner au café à quelques pas de là, mais il est hors de

question que je prenne le risque de le rater et puis vu mon état d'énervement, je ne pourrai sans doute rien avaler. Je patiente donc devant l'arrêt et entreprend la lecture exhaustive des horaires et des arrêts desservis. Je reconnais les lettres, je reconnais les mots mais je ne parviens pas à en comprendre le sens, mon cerveau tourne à toute vitesse et il est concentré uniquement sur la rencontre qui va peut-être avoir lieu tout à l'heure. Il faut qu'elle ait lieu, je ne peux pas avoir fait tout ce chemin en pure perte. Si je me suis trompé, il ne me restera plus qu'à me constituer prisonnier à la gendarmerie la plus proche ou à me jeter dans l'Isère. Je n'ai qu'une envie, que la chasse à l'homme s'arrête et que je puisse démontrer mon innocence.

Le paysage défile derrière les vitres embuées du car tel un documentaire étranger, aucun nom de village, aucune enseigne de magasin, aucune façade de maison ne parvient à me sortir de ma torpeur. Ce n'est qu'en entendant le chauffeur annoncer : « Veyrins Thuellin » que mon cerveau reprend pied dans la réalité et guide péniblement mes pas jusqu'à la sortie du car.

Une fois dehors, l'air frais me fait du bien, je passe de longues secondes à respirer profondément, jusqu'à ce qu'enfin je reconnaisse la place où je viens de descendre. Je tourne lentement sur moi-même en rassemblant mes souvenirs, je ne suis pas venu ici souvent et la dernière fois remonte à plus de cinq ans, c'était juste avant la naissance de Marie et l'attaque de mon beau-père.

Enfin je reconnais la boulangerie où nous avions l'habitude de venir chercher les croissants du dimanche matin et à partir de là, je remets naturellement mes pas dans les empreintes laissées quelques années plus tôt.

Voilà, je suis arrivé devant la maison. La maison d'enfance de mon beau-père, celle qu'il n'aurait vendu pour rien au monde, celle où il venait se réfugier chaque fois qu'il avait besoin de faire le point, après une querelle avec sa femme ou un coup dur dans ses affaires. Il y venait souvent avec sa fille, beaucoup plus rarement avec sa femme qui détestait la campagne et cette maison trop froide.

Juste après notre mariage, il nous avait donné une clé. Pour que nous puissions venir nous y reposer le week-end et « continuer la lignée » comme il disait. C'est sans doute ici que nous avons conçu Marie, dans ce grand lit glacé, sous une pile écrasante d'édredons.

Tous les volets sont fermés, aucun bruit, aucun mouvement, la maison semble vide. Mais un coup d'œil au coffret électrique me confirme ce que je pensais, le disque du compteur tourne à toute vitesse, le chauffage électrique est branché et pas en mode hors-gel.

Je sonne à la porte, en dehors du bruit qui résonne dans la maison, il n'y a rien, pas le moindre mouvement. J'insiste, toujours pas de réaction. Je cogne à la porte, seul l'écho de mes coups se répercutant de pièce en pièce me répond. Je n'ai pas les outils pour forcer la porte ou une fenêtre mais je connais le point faible de cette vieille bâtisse.

Enfilant mes gants, je me dirige vers l'appentis au fond du jardin, la vieille échelle en bois est toujours là dressée fièrement contre le mur. Habituellement elle sert à cueillir les cerises que les merles ont bien voulu laisser dans les branches du vénérable arbre fruitier qui trône au beau milieu de la pelouse. Ses barreaux sont un peu plus

vermoulus que la dernière fois que je m'en suis servi, mais ils devraient arriver à supporter mon poids encore une fois.

J'adosse l'échelle contre le mur et grimpe jusqu'à la lucarne du sous le toit. Bingo ! Elle ne résiste pas. Je la pousse et pénètre dans le vaste grenier qui occupe toute la surface du deuxième étage de la maison. Les mêmes vieilleries, toute l'histoire de la famille de mon beau-père, continuent à s'entasser, sous une couche de poussière un peu plus épaisse tous les ans.

Je descends l'escalier conduisant au premier étage. Toutes les pièces dégagent une atroce odeur de moisi, cela doit faire des années que ma belle-mère n'est plus venue ici. Personne, ni les chambres ni la salle de bains ne sont occupées.

Je continue mon exploration au rez-de-chaussée. Le même silence y règne mais je remarque une paire de chaussures neuves, des chaussures d'homme, des chaussures de pointure 44 abandonnées sous la table de la cuisine. De la vaisselle sale traîne dans l'évier. Enfin, dans la chambre du fond, la chambre de mon beau-père, le lit poussé contre le radiateur, pelotonnée sous une pile d'édredons, je découvre Léa, ma femme, les yeux fermés, la respiration calme et tranquille.

Je m'approche, un tube de somnifère et une bouteille d'eau gisent au pied du lit. Je m'assois doucement à son côté et pose ma main sur son épaule. Elle ne réagit pas, ces derniers jours ont du être terribles. Mon voyage est terminé, je m'allonge à son côté, attendant qu'elle se réveille.

Quelques heures plus tard, attablés devant deux tasses de café lyophilisé, j'attends qu'elle me raconte.

-Elle voulait vendre la maison, commence-t-elle d'une voix tremblante. Cela ne lui suffisait pas de dilapider tout ce que papa avait construit année après année, elle voulait vendre la maison de sa famille, elle voulait qu'il ne reste rien de lui. Papa était tellement aveuglé par son amour, qu'il n'a pas vu combien cette femme était égoïste, frivole, superficielle et inconstante. Il n'aurait jamais du en faire son unique héritière.

-Que s'est-il passé ? dis-je en lui prenant la main.

-Quand je lui ai demandé de ne pas vendre « notre » maison, elle m'a rit au nez, en me disant que c'était « sa » maison et qu'elle en ferait ce qu'elle voulait. Et surtout, surtout, elle m'a dit que si je voulais continuer à profiter de « ses » cadeaux, j'avais intérêt à ne plus me mêler de « ses » affaires. J'étais folle de rage, je me suis précipité sur le tiroir de la table de nuit de mon père, celui où il rangeait son pistolet. Le pistolet qu'il avait acheté après le cambriolage, l'année de mes douze ans.

-Pourquoi as-tu tiré ?

-Elle me narguait, elle se moquait de moi. Elle m'a dit que je ne savais même pas m'en servir. Mais ce n'était pas vrai, j'avais souvent tiré avec papa, dans les bois. D'une pichenette, j'ai ôté le cran de sûreté. Je voulais juste lui faire peur, tirer dans le plafond ou quelque chose comme ça, mais j'étais tellement crispée que le coup est parti tout seul, en pleine poitrine.

-Mais pourquoi la bonne ?

-Elle est arrivée en hurlant, je ne comprenais rien à ce qu'elle criait, j'ai eu peur, c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour la faire taire.

-Et les chaussures ?

-Quelles chaussures ?

-Les chaussures de pointure 44 que tu as enfilées pour t'enfuir.

-C'est à cause du sang, les miennes étaient toutes tâchées de sang, je ne pouvais pas sortir comme ça. Alors j'ai pris les tiennes, celles que je venais de t'acheter. Quand j'ai voulu sortir par la porte, il y avait déjà un attroupement, avec des gens qui téléphonaient. J'ai préféré passer par la fenêtre, du côté jardin, ce n'est pas très haut. Et toi pourquoi es-tu ici ?

-A cause des chaussures, la police pense que c'est moi qui ai tué ta mère et la bonne et toi aussi sans doute, j'ai dû m'enfuir.

-Et Marie ?

-Elle est chez ma sœur.

-Comment as-tu fait pour me trouver ?

-Grâce à une dame dans le train.

-???

-Elle portait des chaussures de pointure 45. Mais quand elle a retiré ses chaussures, j'ai vu qu'elle avait des pieds normaux, du 38 à tout casser. J'ai aussitôt pensé que tu pouvais avoir fait la même chose. Je me suis souvenu de cette maison et me voilà.

-La police risque de venir aussi ?

-Sans doute, il va falloir que tu te rendes Léa, tu ne peux pas me laisser accuser d'un meurtre que je n'ai pas commis.

-Je ne veux pas finir ma vie en prison à cause de cette femme !

-Je sais Léa, ce que je te demande de faire est difficile, mais tu as tué ta mère, il va falloir que tu vives avec ça. Fuir, n'est pas une solution, tu peux fuir la police mais tu ne peux pas te fuir toi-même. Et puis pense à ta fille, si tu t'enfuis, tu ne la verras plus jamais.

-Je ne vois pas pourquoi je devrais me rendre alors que c'est toi qu'ils recherchent.

-Léa !

La petite gueule noire du pistolet me fixe méchamment. Il n'avait jamais quitté la poche de Léa. En voyant son regard vide, son doigt crispé sur la détente, je comprends que je ne pourrai pas la raisonner, elle ne se rendra jamais. Je ferme les yeux. Elle tire, une fois, deux fois, trois fois, elle tire jusqu'à ce que son chargeur soit vide. J'ouvre les yeux, elle a ce regard fou que je lui connais si bien. Il est temps de passer au plan B.

Je lui prends délicatement le pistolet des mains, fais tomber le chargeur de balles à blanc que j'ai mis tout à l'heure pendant qu'elle dormait, et le remplace par un chargeur de balles réelles. Elle n'a toujours pas bougé. Passant derrière elle, je lui remets le pistolet dans la main et pose doucement le canon sur sa tempe. Mon index guide doucement le sien, je n'ai presque rien à faire, elle presse quasiment toute seule la détente. Du sang gicle sur ma veste, elle s'effondre sur la table.

M'agenouillant, j'enfile les chaussures neuves aux pieds de ma femme, les policiers sont parfois si longs à comprendre...

Jetant un coup d'œil circulaire, je vérifie que je n'ai laissé aucune trace, je passe quelques coups de chiffons sur les poignées de portes et le rebord de la table de la cuisine, mais je porte des gants depuis le moment où je suis entré dans la maison par le grenier. Je lave et range ma tasse et sors par la porte de derrière.

Les coups de feu ont du alerter les voisins, la gendarmerie ne devrait pas tarder à arriver, il vaut mieux que je m'éloigne en attendant que la maréchaussée tire les conclusions qui s'imposent.

Je savais que cette histoire de maison rendrait Léa folle de rage. C'était vraiment une idée magnifique de conseiller à ma belle-mère de vendre cette vieille baraque. Ensuite je n'avais plus qu'à parler à Léa du pistolet de son père, juste avant qu'elle ne parte rejoindre sa mère. Une fois tous les ingrédients en place il suffisait de bien secouer tout ça pendant une journée de shopping pour provoquer l'explosion souhaitée.

La seule chose que je n'avais pas prévue c'était sa fuite avec ces fameuses chaussures au pied. Mais comme dit un vieux proverbe yiddish : « *Men tracht un Got lacht¹* »

Enfin tout est bien qui finit bien. Me voilà à la tête d'une jolie petite fortune, je suis le seul héritier de ma femme qui était elle-même la seule héritière de sa mère. Même après avoir réglé les droits de succession, Marie et moi devrions être à l'abri du besoin jusqu'à la fin de nos jours.

Les hommes prévoient et Dieu rit
